

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Disparaître

Maxime Catellier

Souveraineté

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catellier, M. (2016). Disparaître. *Liberté*, (310), 75–75.

Tous droits réservés © Maxime Catellier, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

intégré au canon de la littérature québécoise. Ses contes naïfs, ses histoires bucoliques ne semblaient pas satisfaire les exigences de l'institution littéraire des années soixante. Quant à Jacques Cartier et D'Iberville, ils nous ramènent bien en arrière, à l'origine du Canada, ce pays qui, selon Mille Milles, signifierait « rien ici ». Tous ou presque sont restés derrière, se vouant à leurs propres causes, exilés, passionnés ou exaltés, parfois même dotés d'une abnégation ou d'un héroïsme hors du commun.

La fin de la citation est ambiguë. Mille Milles, fidèle à lui-même, donne dans la

contradiction, le renversement, l'équivoque. « Couchons-nous sur nos saintes ruines sacrées et rions de la mort en attendant la mort. » Qu'est-ce à dire? Que le devoir de mémoire est vain? Que rester en place, ne pas bouger, constitue une forme de résistance passive, une arme dérisoire qui ne peut, au bout du compte, que mener à la dérision, au rire devant la mort. Et ce rire devant la mort, ne peut-il pas être conçu comme l'ultime forme d'insoumission? Peut-être est-ce là la seule manière de rester en arrière, de sortir du temps organisé, en vivant radicalement l'attente de la fin. **L**

Disparaître

MAXIME CATELLIER

IL N'Y A peut-être pas de bonne manière de disparaître. Ça se complique lorsque l'on veut écrire, et laisser ici des bribes de là-bas. Je n'attendrai pas qu'on m'interroge sur la signification du geste, il a été posé et je ne m'attarderai pas à ressasser la nostalgie de ce qui l'a motivé, ça ne servirait à rien et j'aurais l'air de me justifier. Les autres me sont trop chers pour vous parler. Je parle plus facilement au garçon de taverne qu'à l'homme de lettres, c'est ma plus grande fierté. Je fais ça, moi, des mots, pour passer à travers le temps. De mon arrière-cour, là où la lumière s'arrête à la cime de l'arbre, je n'ai toujours pas compris ce que l'on attend de moi au-delà des mots.

Je devrais prendre une photo de ce moment pour le transmettre à tout le monde et en finir avec l'image. La bonne manière d'être, c'est d'en finir avec cette coureuse aux chevilles de tout ce qui parle. Vous écoutez? J'ai entendu dire que vous n'aviez rien compris. Quelqu'un a hurlé? Il paraît que ça s'est perdu dans le Nord comme tout ce qui est monté, saignants comme des corps d'aviateurs après l'écrasement sur la glace noire de l'hiver. J'en ai mal au bout des doigts. J'écris pour demeurer à l'écart de ce qui tente d'entrer, de ce qui grince et que vous hésitez à prendre dans vos mains pour le réchauffer. Je n'ai pas choisi d'atterrir, je voulais continuer à voler.

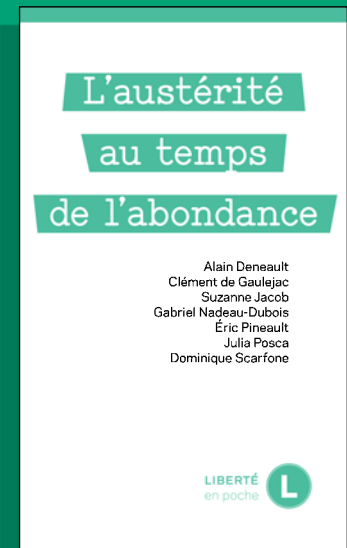


Nous sommes au seuil de ma maison. Ce n'est pas une maison, mais c'est la mienne. La porte d'en arrière est toujours débarrée. La clé n'a pas de sens. L'adresse est effacée par la vigne qui la recouvre de ses élégantes bannières, des appels à la mystification. Je ne sais pas quelles seraient les bonnes raisons d'y entrer. Les rumeurs sont aussi grandes que les serrures sont petites, et le courant n'apporte dans ses ressacs que l'intention d'y brouiller toute piste, d'y effacer les noms perpétuels oubliés par les vagues, d'y laisser traîner les fioles de vigueur assombrie par le sommeil des stèles. Je poétise. Vous avez l'œil. Qu'on laisse tout ça tomber et se casser les ouïes au fond du ravin et j'en serai bien aise, je ne dirai rien à personne tant que les mots n'auront pas joué leurs dés sur la batture et que ces images n'auront pas imprimé leurs mouvements sur les grèves où j'ai passé le plus clair de mes idées.

La vie littéraire passe et sombre au large, loin des idées, comme la rumeur d'une conversation qu'on aurait surprise nue dans le silence où elle s'abrille. En toile de fond, un chien s'est échappé de la meute et regarde la caravane sans aboyer, car il sait qu'elle reviendra chargée de dents pour faire fortune dans la viande. Il sait qu'elle est mûre pour détruire son enfance qu'elle a trop eue. Il est le premier à l'avoir dit clairement, pendant que vous faisiez parler des enfants. C'est tout. **L**

« Les auteurs réunis ici déconstruisent, avec brio et style, le néolibéralisme en habits neufs du gouvernement Couillard-Coiteux. »

— Louis Cornellier,
Le Devoir



En librairie maintenant.

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE